

Le Petit Poucet, création de Nicole Claveloux pour le Salon du Livre de Jeunesse, 1991

SUR LES TRACES DU PETIT POUCKET

par Bernadette Bricout *

A Marc Soriano

« Dans la nuit noire, sur une table de marbre noire,
une petite fourmi noire.

- Dieu la voit. »

Proverbe arabe.

Parce que le conte traditionnel nous propose des personnages sans épaisseur, aussi plats que le sont les figurines du théâtre d'ombres ou encore celle du jeu de cartes, nous croyons les connaître et trop souvent nous les côtoyons sans les voir. Certains nous sont si familiers qu'ils n'ont plus de pouvoir d'alerte. Une particularité physique ou vestimentaire suffit à les faire exister : la Barbe-Bleue, le Teigneux, Blancheneige, Cendrillon, Peau d'Ane. Surnoms parfaitement lisibles, si transparents qu'ils en deviennent impénétrables. Dans la forêt des contes j'ai choisi de suivre l'un d'entre eux :

« Il était fort petit et quand il vint au monde,

il n'était guère plus gros que le pouce. Ce qui fit qu'on l'appela le Petit Poucet. »

Ainsi Perrault justifie-t-il ce surnom peu énigmatique, si limpide qu'il n'a guère retenu l'attention des commentateurs et pourtant si obscur à qui veut le sonder.

Un singulier diminutif

Si l'on s'attache aux codes linguistiques des noms des doigts, il est frappant de constater que les noms liés au pouce n'évoquent nullement la petitesse ou la fragilité. Si le pouce est défini par les dictionnaires français comme « le plus fort et le plus gros des doigts de la main », en Turquie il est le « grand doigt », en Russie de même. Et de fait il apparaît bien

* Bernadette Bricout, maître de conférences à l'Université Paris VII, y enseigne la littérature orale. Elle a publié notamment *Récits et contes du Livradois*, édition critique des textes de la collecte d'Henri Pourrat (Maisonnette et Larose, 1989) et tout récemment *Le Savoir et la saveur. Henri Pourrat et le trésor des contes* (Gallimard, Bibliothèque des Idées, janvier 1992. Préface de Marc Soriano).

Nous publions en avant-première, avec l'aimable autorisation du Salon du livre de Jeunesse, le texte de la conférence prononcée par Bernadette Bricout lors du colloque international sur le conte des 26 et 27 novembre 1991 *Le Conte mémoire des peuples, paroles et littératures* dont les actes paraîtront aux éditions Hachette jeunesse.

comme le doigt le plus long dans le système cunéiforme tiré du dessin de la main ¹. Chez les Foulbé du Cameroun, il est *Hondu-wordu*, le doigt de l'homme, le doigt mâle. Ce qui nous rappelle au passage que l'homme seul peut se vanter d'avoir des doigts en nombre impair. « Je m'allonge au soleil et je repose mes vingt et un doigts », dit l'Iranien.

Dans toutes les langues d'Europe et d'Asie étudiées par Wolfgang Veenker, le pouce est associé à la force, à la grandeur, à la grosseur, à la puissance ². Or c'est paradoxalement ce doigt qui donne son nom à un héros lilliputien.

À l'autre extrémité de la main, l'auriculaire apparaît au contraire comme le petit doigt, le *pitchio-néné*, le *pitchounet*, le petit habile (dans les langues celtiques), le plus rapide, le doigt vif ou encore le renne qui est à l'extérieur de l'attelage. Et chez les Turcs ottomans il est appelé le doigt sans mère. Le petit, le petit habile, vif comme l'éclair, insaisissable, c'est bien là une figure de notre Poucet dont l'auriculaire se révèle à l'analyse plus proche.

Une affaire de famille

Considérons maintenant les formulettes des doigts de la main faisant état de liens de parenté entre eux. En voici quelques-unes, recueillies sur le territoire français :

<i>Voici le père,</i>	(le pouce)
<i>Voici la mère,</i>	(l'index)
<i>Voici la demoiselle,</i>	(le majeur)
<i>Voici le fils,</i>	(l'annulaire)
<i>Et voici le petit rincouincouin.</i>	(l'auriculaire)

À cette formulette de Saint-Moret dans l'Yonne, fait écho celle de Seine-et-Oise :

V'là le papa,
V'là la maman,
V'là le petit frère,
V'là la petite sœur,
V'là le petit riquiqui

*Qui fait de la bouillie
Dans la ruelle de son lit.* ³

Dans toutes ces formulettes comme dans celle de la cocotte qui a fait son coco aux creux d'une menotte, nous savons bien que le petit dernier, c'est le *rincouincouin*, le *riquiqui*, le *p'tit glinglin*, le *p'tit courtaud* - l'auriculaire, non ce gros doigt qu'est notre pouce qui est le père de tous les autres ou leur grand-tante dans les langues celtiques. Par ailleurs, le sort du pauvre petit qui n'a rien eu du tout, du tout, rappelle d'assez près les mauvais traitements infligés au héros du conte de Perrault :

« Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours le tort ».

En d'autres termes, le système familial du conte et celui des doigts de la main ne se superposent pas.

On ne s'étonnera donc pas de ce que dans un conte russe évoqué par Gaston Paris une femme qui se consume dans le désir d'enfant aille couper du bois et s'ampute de son petit doigt, non du pouce ⁴. Le petit doigt se met à vivre de façon autonome et sera désormais le fils tant désiré, le plus petit, le bien-aimé.

Mon petit doigt m'a dit

Une autre étrangeté du conte réside dans le fait que la petite taille du héros, mentionnée à l'instant de sa naissance, ne l'est plus guère ensuite. Paul Delarue l'a depuis longtemps souligné : cette taille ne constitue pas un attribut fonctionnel, puisqu'elle n'éclaire en rien les mésaventures du Petit Poucet. Si celui-ci surmonte les dangers rencontrés, c'est grâce aux seules ressources de son esprit subtil. Le seul motif qui soit véritablement lié à la petitesse du héros, c'est le moment où le Poucet se cache sous l'escabelle de son père. Mais si l'on en croit Paul Delarue, ce motif, absent des versions orales, apparaît plutôt comme une adjonction de Perrault.

Il est en revanche un caractère que l'on retrouve dans toutes les versions, savantes et populaires, comme un trait singulier de notre personnage : c'est son ouïe extrêmement fine.

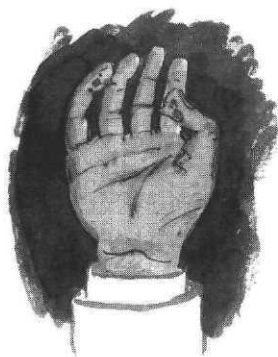
« *Le Petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour écouter sans être vu* ».

Si le Petit Poucet de Perrault surprend ainsi le projet d'abandon des parents, c'est lui encore qui dans les versions populaires ramène ses frères perdus dans la forêt profonde jusqu'à la maison pour écouter dans la froidure du dehors le bruit de mâchoire des parents mangeant le gâteau de farine, lui qui en retenant son souffle entend dans la nuit de la chambre les pas de l'ogre se rapprocher d'un lit qui sent bon la chair fraîche.

Par la qualité de son ouïe et l'importance de cette fonction auriculaire, présentée par Perrault comme un trait spécifique (« *S'il parlait peu, il écoutait beaucoup* »), le Petit Poucet se montre plus proche encore de ce doigt de l'oreille qu'est notre petit doigt. Lorsqu'à ses frères morfondus et transis il révèle le piège dont ils ont été victimes, il est bien le « *petit doigt qui dit* » - un auriculaire indiscret.

Ce faisceau d'anomalies apparaîtra peut-être au lecteur bien tenu. Car enfin le Petit Poucet se révèle, comme le doigt dont il porte le nom, indispensable à tous ses frères. Si le pouce, affirme Aristote, est le grand doigt, c'est parce que « sans lui les autres ne serviraient à rien ». Du reste ce cadet, en dépit de son âge, est bien le père de tous les autres puisqu'il veille quand les aînés dorment et les protège.

On notera cependant que son surnom est plus opaque qu'il n'y paraît, puisque le Petit Poucet du conte concentre en lui des attributs inattendus.



« Mon P'tit doigt m'a dit », ill. P. Dumas in : *Enfantines* de M. C. Bruley, Ecole des loisirs

Un nom d'emprunt

Il est temps de rappeler ici ce que Paul Delarue et Marie-Louise Tenèze affirment : le Petit Poucet de Perrault est en quelque sorte un usurpateur. Non seulement il subtilise les bottes de l'ogre mais il emprunte encore son nom au héros d'un autre conte-type par un effet de contamination⁵.

Rappelons d'abord cette hypothèse. Le héros du conte-type 327 B (*Les enfants perdus dans la forêt*) porte un surnom qui ne correspond pas à un caractère fonctionnel - ce qui est contraire à l'esprit du conte merveilleux. On peut donc supposer que ce surnom lui aurait été attribué par une fantaisie de Perrault alors qu'il est celui du héros d'un autre conte, le Poucet, le Pouçot du conte-type 700, minuscule héros que sa taille rend si peu visible qu'il est constamment avalé par des animaux trop distraits. La petitesse est bien ici un ressort essentiel du récit. Nul doute n'est donc possible. Le véritable Petit Poucet, au regard des ethnologues, c'est bien lui.

De fait le surnom de Poucet est présent dans 35 versions sur 79 du conte-type 700. Onze versions du Sud-Ouest de la France privilégient un autre nom pour suggérer la petitesse : Grain-de-Mil ou Grain-de-Millet, Grain-de-Millet Menu, Pépérélet (Grain-de-Poivre).

Enfin quinze versions font état d'un nom où le terme de poing est présent : Plampougnis, Plen-Pougnnet, Gros-de-Poing⁶. On est donc confronté ici à deux séries totalement hétérogènes : le poing et le pouce d'un côté qui évoquent le corps humain, le grain de l'autre qui associe le héros au règne végétal, au cycle des semailles et des moissons.

La longueur d'un pouce

Entre ces deux règnes, n'y a-t-il pas des liens d'homologie, des parallélismes possibles ? Un conte kabyle cité par Emmanuel Cosquin met en scène deux femmes, épouses du même homme :

« *Un jour, en remuant du grain, l'une trouve un pois chiche : « Plût à Dieu, se dit-elle, que j'eusse Pois Chiche pour fils ! » L'autre trouve un ongle : « Plût à Dieu que j'eusse Ali G'icher pour fils ! » Dieu les exauce. Désormais le conte laisse de côté Pois Chiche et ne s'occupe que d'Ali » - l'enfant né de l'ongle.*⁷

Supériorité du registre humain sur l'ordre végétal ? Le conte semble poser en tout cas entre ces deux séries l'existence d'un trait d'union, presque d'un lien de parenté.

Consultons donc nos dictionnaires. Le grain de mil ou de millet, « c'est le plus petit de tous les grains et c'est une espèce de petit blé dont les ortolans sont fort friands » (Furetière, 1690). Et le petit blé ? Il fait partie de ces « menus grains que l'on sème en mars et qui servent à nourrir les animaux ». Le grain-de-millet menu de la version ariégeoise garde peut-être la trace de cette expression. Quant au grain d'orge, il sert à l'époque de Perrault d'unité de mesure. Il se subdivise lui-même en cinq grains de pavot posés l'un contre l'autre pour faire une plus petite mesure. Mais le grain d'orge, c'est aussi et surtout la douzième partie du pouce.

Le dictionnaire de Richelet (1680) donne une définition du pouce qui est à peine différente :

« *Mesure qui comprend douze lignes dont chacune est large de la grosseur d'un grain de blé.* »

Ainsi donc le héros du conte-type 700 est à peine de la hauteur d'un pouce. Et de quelle hauteur est le pouce ? De douze grains d'orge ou grains de blé. Les différents noms du héros se révèlent donc beaucoup plus unifiés qu'il ne le semblait au premier abord. De ce même Poucet, on dirait aujourd'hui : « Un garçon haut comme trois pommes ».

Au cœur du conte-type 700, le minuscule grain de millet prend un relief inattendu. On aurait tort de voir dans cette nomination une simple allusion au système de mesure en usage avant l'établissement du système métrique. Si le grain de millet garde la trace d'un monde où tout se mesurait à l'aune d'une graine, y compris la longueur du pouce, il garde aussi le souvenir, au moins dans certaines versions, de la naissance merveilleuse du héros.

Car le Petit Poucet du conte-type 700 n'est pas toujours un petit d'homme, même s'il est enfant du désir. Aucune gestation ne précède sa venue au monde, si ce n'est celle d'un vœu trop longtemps contenu.

« *Un vieil homme et une vieille femme n'ont pas d'enfants. Un jour la femme rapporte des champs une corbeille de fèves et la regardant elle dit : « Je voudrais que toutes ces fèves fussent des petits enfants. » A peine avait-elle parlé qu'une bande de petits enfants sauta de la corbeille et se mit à danser autour d'elle. La femme effrayée demande que les enfants redeviennent des fèves. Tous grimpent dans la corbeille et y redeviennent des fèves, sauf un petit garçon que l'on va appeler Grain de Poivre.* »

Présent dans cette version recueillie à Smyrne et citée par Gaston Paris, le motif de la naissance merveilleuse se retrouve en Picardie par exemple avec Jean des Pois

verts ou en Ligurie avec Pequeletou, l'enfant né d'une fève. Dans d'autres régions l'enfant ne naît pas du grain de blé mais de la pâte à pain dans laquelle la mère façonne un petit garçon qui a le visage de son rêve.

Un Poucet peut en cacher un autre

Dans quelle mesure le héros du conte-type 700 (*L'enfant avalé par les animaux*) nous renvoie-t-il, comme dans un jeu de miroir, à celui du type 327 B (*Les enfants perdus dans la forêt*) ? Si le nom du premier a pu être attribué au second par Perrault dans une sorte de confusion involontaire, qu'est-ce qui a pu favoriser cette confusion ?

On a bien souvent affirmé que nos héros n'ont de commun que leur petite taille, accessoire dans un cas, essentielle dans l'autre : ils sont grands comme le pouce ou comme un grain de blé, comme un grain de millet menu, comme un grain de pavot peut-être. Mais d'autres liens de ressemblance apparaissent très clairement, et d'abord leur aptitude à parcourir l'espace, leur extrême mobilité. Tandis que le Petit Poucet du type 327 B saute de branche en branche jusqu'à la cime d'un grand arbre, chausse les bottes de sept lieues qui le rendent insaisissable, celui du conte-type 700 passe d'un estomac à un autre, avalé puis rejeté par une vache, un bœuf, un loup, changeant d'habitat si souvent qu'il échappe à toutes les recherches.

Autre trait commun : leur astuce, leur esprit vif et inventif. Chacun d'eux est en quelque sorte celui par qui le scandale arrive. Ainsi Grain de Millet prisonnier du ventre du loup crie aux brebis de se méfier, se moque des vieilles et de ce qu'il découvre sous leurs jupes lorsqu'elles le placent avec du bois dans une chaufferette. Il voit tout, entend tout et d'abord ce qui est caché, tout comme le Petit Poucet placé sous l'escabelle du père. Enfin chacun de nos héros est un veilleur, un éveilleur, un guide qui montre le chemin. Mais, alors que le Petit Poucet conduit ses

frères dans la forêt et les aide à sortir de ce labyrinthe végétal, son homologue du conte-type 700 dirige les bœufs de l'attelage en se plaçant dans l'oreille d'une des bêtes. C'est même ce motif du Poucet laboureur qui représente aux yeux de Gaston Paris l'épisode central du conte et son « fond primitif ». On le retrouve dans toute l'Europe : en France dans la version gasconne de Jean-François Bladé, en Norvège où le héros se cache successivement dans la crinière, dans l'oreille et dans les naseaux du cheval qui le porte, en Yougoslavie où il se niche dans l'oreille d'un bœuf, en Allemagne où dans la version des frères Grimm il crie au cheval *hue et hola* et *hue et dia*, aiguillonnant ainsi l'attelage⁸. Cette belle image se retrouve sous une forme assez voisine dans une formule des doigts de la main où c'est une fois encore l'auriculaire qui tient le devant de la scène :

« *Le bœuf,
La vache,
Celui qui la détache,
Celui qui la mène es champs
Le petit riquiqui,
Qui court devant.* »

Quoiqu'il en soit, les héros de nos deux contes par leur petitesse, leur mobilité, leur vivacité, leur lien à l'oreille et à l'ouïe, sens privilégié ici, sont si proches l'un de l'autre que cette ressemblance suffit à expliquer la confusion opérée par l'Académicien ou avant lui, qui sait, par la tradition orale. Mais au fait, le Petit Poucet apparaît-il avant 1697 ?

Un ancêtre commun ?

Que le nom de Poucet soit plus ancien que le recueil de Charles Perrault, cela n'est pas douteux. Les vers de l'*Ovide Bouffon* de Rucher (1662) attestent déjà son existence :

« *Sachant par cœur de mot à mot
L'Orque, le Petit Pucelot,
La Soury, Peau d'Ane et la Fée* ».

On ignore si le Pucelot renvoie au Poucet perdu dans la forêt ou à l'enfant avalé par les animaux. Mais comment ne pas souligner une anomalie surprenante ? Si le mot Poucet vient de pouce, lui-même dérivé du latin *pollicem*, accusatif de *pollex*, le mot *Pucelot* ne peut lui être apparenté par l'étymologie. Il ne peut être en effet que le masculin de *pucelote*, diminutif de pucelle (dérivé du latin *pullicella*). Le petit pucelot serait donc le petit puceau, le petit garçon. Ce qui ne suffit pas à caractériser un héros de conte.

Mais pucelot pourrait bien être aussi le masculin d'une autre *pucelote* ou *pucelette* (dérivée, elle, de *pulex*), celle qui surgit dans ce poème à la gloire du corps féminin :

« *Ainsi, petite pucette,
Ainsi, pulce pucelette,
Tu volettes à taston,
Sur l'un et l'autre téton* ». ⁹

Pucelle et puce en français, au XVI^e siècle en tout cas, ont les mêmes diminutifs. Le petit pucelot ne serait donc pas le petit puceau mais la petite puce, ce qui éclairerait bien des motifs du conte.

Une telle hypothèse est-elle vraisemblable ? Deux textes parmi d'autres semblent la conforter. Dans le conte *Nennillo et Nennilla* du *Pentamerone* de Basile publié en 1636, c'est la marâtre qui exige du père qu'il aille perdre ses enfants. Lorsque ceux-ci reviennent à la maison, la marâtre s'écrie :

« *La belle chose que voici ! D'où sort cette ordure, cette vermine ? Est-ce qu'il n'y a pas du mercure pour en débarrasser cette maison ?* »

A la fin du conte, le prince qui rend la justice montre les enfants, « *ces deux puces d'or* » et demande quel supplice mérite celle qui les a mis en danger de mort. ¹⁰

Dans la version *Belle Finette* du conte-type 327 B, recueillie dans le Missouri, c'est l'héroïne Finette qui à quatre reprises rassu-

re ses sœurs perdues comme elle dans la forêt par une formulette étrange :

« *Taisez-vous donc, a d'zit, bande de petites bêtes, a d'zit, on va s'eurtrouver* ». ¹¹

Quant au Tom Pouce anglais, il a l'oreille si fine qu'il comprend le langage des colimaçons et de toutes ces petites bêtes dont notre monde est plein.

La puce à l'oreille

Faut-il donc voir des sauts de puce dans les bonds prodigieux du Petit Poucet lorsqu'il chausse les bottes de sept lieues ?

« *La puce a six jambes qui ont chacune trois jointures diversement articulées. Quand elle veut sauter, elle étend toutes ses jambes en même temps, et ces différents articles venant à se débânder ensemble comme autant de ressorts, sont cause de ce saut que quelques-uns ont attribué à des ailes imaginaires* » (Furetière).

« *Il y a certainement du divin dans une puce* », écrit Voltaire dans ses *Dialogues*. « *Elle saute cinquante fois sa hauteur* ».

En ce qui concerne le héros du conte-type 700, il est plus proche encore de la puce puisqu'il rebondit sans encombrés d'un corps à l'autre, invisible et insaisissable, qu'il s'arme souvent d'une épée faite d'une aiguille par son père qui est tailleur, piquant incognito les hommes et les bêtes au point que dans une version recueillie auprès des tailleurs de lin du Trégor, des voleurs de ruches prennent ses coups d'aiguille répétés pour des piqûres d'abeilles ¹². Mais c'est surtout dans l'épisode du Poucet laboureur que le motif s'impose. Placé dans l'oreille du bœuf, du cheval, de la vache, le héros pique en cet endroit sensible les animaux et les fait avancer, leur mettant ainsi au sens propre *la puce à l'oreille*. Parfois les bêtes deviennent folles et comme ensorcelées. Faut-il voir ici un écho de la vieille croyance selon laquelle les insectes

peuvent s'introduire dans l'oreille et y occasionner de terribles souffrances ? Dans les *Contes et Nouvelles* de Guy de Maupassant, la *Bête à Maît'Belhomme* relate ainsi le martyre d'un homme terrassé par un minuscule adversaire. Au fond de son oreille, que découvre-t-on ? Une puce.

Quoiqu'il en soit, notre motif, ramifié en plusieurs figures (le pouce, le grain de blé, la puce), offre un tissu symbolique étonnamment cohérent si l'on songe que le pouce est appelé fréquemment dans nombre de nos provinces « *petit marteau des poux* », que le pou lui-même en argot parisien se nomme *grain de blé*, que les poux et les puces constituent sur le corps humain de la *graine*¹³. Il n'est d'ailleurs pas rare que cette « graine » ressurgisse au cœur du conte sous des formes inattendues. Ainsi, dans la version du type 327 B figurant dans les *Schwankbücher* de Martin Montanus (1560), on envoie la cadette seule chercher des fagots dans le bois, cependant que l'aînée cherche une puce sur sa mère. Dans la version orale du Missouri, pour venir à bout de l'ogresse, Finette propose de lui chercher des poux dans la tête. C'est donc ici Finette elle-même qui devient tueuse de poux.

Alors notre Poucet est-il en dernier ressort un petit tueur de poux, un petit marteau des poux et notre Pucelot une petite puce ? C'est vraiment chercher la petite bête, laquelle garde bien ses secrets :

« *Ce que sait puce, qui le sait ?* »¹⁴

Le bouvier des étoiles

Le motif du petit pucelot caché dans l'oreille des animaux est en tout cas inséparable de l'épisode dans lequel le Poucet remplit l'office d'un conducteur de bœufs. Cette figure du Poucet laboureur est si fortement inscrite dans la tradition orale que Gaston Paris expliquait par elle l'appellation mystérieuse donnée en Wallonie à la Grande-Ourse dans laquelle on voyait jadis une constellation

mythique : on la nommait le *Char-Poucet*. Des huit étoiles dont semble formée cette constellation, les quatre en carré étaient vues comme les quatre roues d'un char, les trois étoiles presque alignées sur la gauche comme les trois bœufs. Enfin, « au dessus de celle des trois qui est au milieu, il s'en trouve une petite (*Alcor*) que les paysans regardent comme le conducteur et qu'ils nomment *Pôcè* »¹⁵

« *En regardant au ciel les sept bœufs éclatants qui s'y promenaient en ordre, nos pères ont remarqué la petite étoillette placée au dessus de celui du milieu et ils en ont fait le conducteur. Mais le bœuf est si grand et si splendide, le bouvier si petit, à peine visible ; c'est que c'est un nain ; il dirige les énormes bêtes en leur disant à l'oreille des mots qu'elles comprennent, car il est doué d'une sagesse merveilleuse* ». ¹⁶

Il leur parle à l'oreille mais d'abord il les pique et voilà notre Pucelot, petit bouvier céleste labourant les sillons du ciel et guidant les étoiles. L'étude de Gaston Paris date de 1875. Six ans plus tôt, dans une fulgurance poétique qui n'a jamais été notée par les commentateurs, un poète de seize ans donnait sans le savoir peut-être à ce motif du Char-Poucet une brillance incomparable :

« *Mon unique culotte avait un large trou.
Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou frou.* »

Faut-il souligner ici ce que Rimbaud suggère si magnifiquement ? Le nom-même du Petit Poucet nous parle d'une enfance : celle du petit d'homme, celle de l'humanité. Peut-être nous parle-t-il du temps où Hermès parcourait la terre avec ses sandales ailées, aussi rapide que le vent, et prédisait l'avenir

à l'aide de petits cailloux, le mythe se reflétant ainsi dans le miroir du conte - mais ceci est une autre affaire. Le Petit Poucet nous parle en tout cas d'un temps où le monde se mesurait à l'aune d'un grain d'orge ou d'un grain de pavot, où Dieu lançait sur terre une poignée de sable pour désennuyer les oisives - et chaque grain se changeait en puce, où nos ancêtres interrogeant la nuit, « ne se représentaient encore les sept étoiles du Nord que comme sept grands bœufs errant dans les champs du ciel »¹⁷. Et le Petit Poucet nous parle de l'enfance de ce Petit Poucet que nous avons été. « Ma puce, mon poussin, mon Poucet », dit la mère en une

déclinaison tendre qui ne se soucie point des étymologies mais seulement que le Poucet pousse. Or cet enfant de la merveille, d'où vient-il ? Le conte nous dit que le Poucet, lorsqu'il n'est pas né d'un panier de fèves, a été trouvé sous un chou, comme tant de petits garçons. Est-il comme lui sorti de terre ? Ou doit-on supposer avec la jeune Agnès de l'*Ecole des Femmes* que les enfants qu'on fait se sont faits par l'oreille ? Le conte nous parle obscurément de cette graine palpitante, de cette puce bondissante, de cette étoile imperceptible que place dans le corps des femmes le vingt et unième doigt de l'homme, le petit marteau de la vie. ■

-
- (1) Marcel Erdal, « Les Doigts coupables des Turcs » in : *La Main et les doigts dans l'expression linguistique II*, Lacito - Documents Eurasie 6. Paris, SELAF, 1981, p.122.
- (2) Wolfgang Veenker, « Einige Besonderheiten in der Benennung der Finger in verschiedenen Sprachen des eurasischen Areas », *Ibid.*, pp. 361-376.
- (3) Eugène Rolland, *Rimes et jeux de l'enfance*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1967, p.25.
- (4) Gaston Paris, *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*. Paris, Librairie A. Franck, 1875.
- (5) Paul Delarue, *Le Conte populaire français*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1976. Tome premier, p. 325. Hypothèse reprise et précisée par Marie-Louise Tenèze (Tome II, p. 615).
- (6) *Ibid.*
- (7) Emmanuel Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*. Paris, F.Vieweg, 1886. Laffite Reprints, 1978. Tome II, p. 154.
- (8) Gaston Paris, *op.cit.*, pp.23-31.
- (9) Pasquier, *Lettres*, VI, 7. Cité par Edmond Huguet dans son *Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle*.
- (10) *Le Pentamerone ou le Conte des contes*. 5e journée, conte n°8.
- (11) Joseph Carrière, *Tales from the French Folk-lore of Missouri*, Northwestern University and Chicago, 1937, pp.100-105.
- (12) Geneviève Massignon, *Contes traditionnels des teilleurs de lin du Trégor*. Paris, Picard,1981, pp.77-78.
- (13) Eugène Rolland, *Faune populaire de la France*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1967. Tome XII, pp. 158, 173,154.
- (14) *Ibid.*, p. 179.
- (15) Paul Sébillot, *Le Folklore de France*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1968. Tome I, p. 30.
- (16) Gaston Paris, *op.cit.*, p. 49.
- (17) Gaston Paris, *op.cit.*, p. 53.